

A contre courant

Moustafa n'écoutait personne, sauf moi. Depuis la cinquième primaire, je me suis attachée à lui inexplicablement. Moustafa n'aimait pas apprendre, mais il excellait dans les travaux manuels ; il n'aimait pas les maîtres, mais avait de merveilleuses relations avec ses camarades de classe. C'est ce que j'ai dit à sa mère, venue se plaindre à l'école de son fils indomptable. En écoutant mes paroles, le visage de Moustafa a rayonné : pour la première fois peut-être, quelqu'un disait du bien de lui. Il a arrêté de faire le pitre durant mes cours, a commencé de venir régulièrement en classe, bien que ses notes restaient toujours un peu au-dessous de la moyenne. Mais j'ai pu le remorquer ainsi jusqu'en huitième, dernière année de l'école obligatoire en Albanie.

Dans la salle des maîtres, j'avais tous les autres enseignants sur mon dos : Moustafa ne doit pas être promu. J'avais dit à mes collègues : soyez indulgents, donnez-lui la possibilité de finir ses études obligatoires et de travailler. S'il n'est pas promu, il ne va plus revenir à l'école, car tous ses amis seront partis. Il va courir les rues et finir par voler ou se droguer. Pensons à l'avenir de cet enfant plutôt qu'aux normes de l'école.

Mais personne ne voulait m'entendre. Un jour, le directeur m'a averti qu'il venait inspecter ma classe ; j'ai couru vers Moustafa :

- *As-tu fait tes devoirs ?*
- *Non, a-t-il répondu.*

J'ai pris le cahier d'un bon élève.

- *Copie-les vite et prépare-toi, je te questionnerai en premier.*

Moustafa a habilement dépassé l'épreuve. J'ai fait croire au directeur qu'il était à la hauteur des taches scolaires et pouvait se présenter aux examens finaux de huitième afin d'avoir le diplôme. Après une grande bataille avec mes collègues, j'ai réussi à l'inscrire aux examens. Le grand moment est arrivé. Moustafa est venu accompagné d'un ami dont le prénom commençait par A, et il est entré avec lui. Le directeur a crié sans aucun tact :

- *Dehors !*

Moustafa est sorti, irrité et humilié. Il avait 14 ans et une envie irrésistible de plaire. Très beau garçon, il s'habillait avec beaucoup de soin, portait les cheveux longs et parlait de haut aux filles. Mais maintenant toutes avaient vu de quelle façon le directeur l'avait chassé de la classe, seulement parce que son prénom commençait par un M, alors que moi, j'étais heureuse qu'il se soit présenté, pour qu'il décroche enfin ce fichu diplôme. Heureuse d'avoir réussi à l'amener à l'école durant quatre ans, sans qu'il sabote la leçon. Heureuse de lui donner la possibilité de travailler avec ses mains habiles et de gagner sa vie.

Dans la cour, où Moustafa attendait son tour, deux garçons se sont tapés dessus. Moustafa est intervenu pour les séparer mais, pris dans la bagarre, il a sorti son couteau. On m'appela en urgence.

- C'est ton Moustafa !
- D'abord, ai-je répondu, Moustafa n'est pas le mien, il est à nous tous. Et je veux dire que c'est à cause de nous qu'il a enfoncé le couteau dans la chair d'un autre. Il est venu pour se présenter à l'examen, coiffé, soigné. Nous l'avons mis dehors, nous l'avons irrité. S'il avait passé l'examen, il ne serait pas aller se bagarrer dans la cour ; au contraire, il serait parti avec ses copains, manger une glace peut-être. Toi, tu l'as offensé, ai-je dit au directeur, et tu sais bien à quel point son amour propre est fragile. Ce garçon n'est pas le seul fautif ; nous devons assumer notre responsabilité.

Au bord des larmes, je suis sortie dans la cour. Tout pâle, Moustafa attendait, il n'était pas parti.

- Moustafa, mais qu'est-ce que tu as fait ! Tout ce travail de quatre ans pour que tu finisses en prison !
- Pardonne-moi, maîtresse, mais sache que je n'étais pas celui qui a commencé !
- Je me fous qui a commencé, mais tu ne devrais pas finir ainsi l'école, avec un couteau !

Il n'a pas répondu, il a baissé la tête. Une ambulance est venue prendre l'enfant blessé pour l'amener à l'hôpital. Entre temps, le directeur avait appelé la police, même si les parents de cet enfant voulaient clore l'incident. Ils ne souhaitaient pas que Moustafa ait des problèmes avec la justice. Avant que la police n'arrive, j'ai profité de l'occasion pour faire vite entrer Moustafa à l'examen. Il a eu la chance de tirer au sort une question très simple et il a répondu. Moi, j'étais très contente, car je lui avais dit : « Si tu n'ouvres pas la bouche à l'examen, je ne pourrai rien faire pour toi ». Il a prononcé deux mots, j'en ai ajouté quatre. Satisfait, Moustafa est sorti de la classe... justement au moment où la police arrivait. Mais comme il y a toujours un dieu pour les ivrognes, il y en a aussi un, en Albanie, pour les orphelins de père. Par quel hasard un des policiers avait-il connu le père de Moustafa, décédé quelques années auparavant ? L'affaire fut ainsi conclue.

Epilogue : Il y a trois ans, Moustafa est parti travailler dans une manufacture en Italie. Chaque été il revient dans sa ville natale et n'oublie jamais de frapper à ma porte, toujours avec un petit cadeau. Le coquin !

*Où il est question d'un adulte qui prend des risques, transgresse les normes,
et d'un pari qui réussit*

M : Avec nos repères occidentaux, son investissement est pour le moins fort. Pourquoi cette femme s'attache-t-elle ainsi à Moustafa, se bat-elle pour lui, commet-elle même des actes à l'envers de ce qu'elle aurait dû faire professionnellement ? Nous n'arrivons pas à voir si elle se comporte ainsi avec tous les enfants ou seulement avec Moustafa.

B : Ce sont toujours les élèves problématiques auxquels les maîtres s'attachent : c'est pour celui qui cause des problèmes que l'enseignant se bat et essaye de trouver des solutions différentes. En tant que fille d'enseignante, j'ai écouté ma mère, durant toute mon adolescence, raconter des histoires de ce genre. Je me souviens de quelques-uns de ses élèves problématiques, en détails. Ce phénomène peut relever de la culture d'un pays, mais peut-être n'est-il pas présent seulement en Albanie : c'est là où ça ne va pas que l'on insiste. Il s'agit aussi d'une valorisation de soi. En fait ces enseignants se disent : « Je vais réussir au point même où les autres ont échoué ». En Albanie, le sentiment de se sentir meilleur constitue un très grand plaisir.

M : Du point de vue psychanalytique, nous pourrions parler de surinvestissement, de confusion de personne. L'enseignante se dresse contre ses collègues. Mais son attitude permet à Moustafa de trouver son chemin.

B : Cette *transgression* de la norme de la part de l'enseignante autorise Moustafa à devenir quelqu'un de normal. Il existe des personnes qui, pour arriver à la norme, ont besoin d'un détournement de la norme.

M : Elle va loin dans la transgression. Elle transgresse en lui faisant recopier ses devoirs, en l'amenant à l'examen avant que la police n'arrive, et elle répond à sa place : « Il a prononcé deux mots, j'en ai rajouté quatre ».

B : Quelquefois le bien de l'enfant veut que nous ne soyons pas strictes en ce qui concerne l'apprentissage et l'école.

M : C'est très beau. Mais par rapport aux autres enfants, elle n'a pas fait un semblable travail.

B : Parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Ils ne venaient pas en classe pour saboter la leçon, comme Moustafa ; ils n'étaient pas orphelins de père et violents. L'enseignante comprend qu'il s'agit d'un enfant hors normes ; c'est à travers une déviation de la norme qu'elle le ramène à la normalité. Elle le valorise. Moustafa dispose d'un point fort : les travaux manuels. Que faire avec un élève pas doué pour les leçons théoriques, mais très capable de devenir un bon artisan ? Inévitablement, il doit passer par l'école afin de pouvoir faire plus tard des travaux manuels. En réalité, le diplôme pour Moustafa est un papier pour qu'il puisse gagner sa liberté, je trouve fantastique que l'enseignante comprenne cette vérité. Moustafa ne présente pas dans les savoirs abstraits le même niveau que le reste des élèves, mais il détient d'autres dons. Or, pour pouvoir faire un métier qui lui plaît et dont il est capable, il doit passer par les leçons de l'école obligatoire pouvant peut-être le détruire et l'empêcher de faire ce pour quoi il est né. Que veut Moustafa ? Aller travailler. Mais il y a cet obstacle : l'école. Il y a les mathématiques, la physique. Comme dans tous les pays de l'Est, l'école reste surchargée théoriquement. Grâce à l'enseignante, d'un miroir qui lui renvoie une laide image de lui car

incapable en mathématiques, l'école devient un moyen lui permettant de réaliser ce dont il a envie : travailler avec ses mains. Pour accomplir ce destin particulier, l'enseignante affronte l'équipe, le directeur.

M : Cette histoire montre l'importance des occasions, l'heureuse suite des hasards. Un ange gardien veille sur Moustafa ! L'enseignante a une *confiance* énorme en lui; d'autres auraient pu le juger comme un futur assassin.

B : Et elle ne veut pas qu'il devienne un assassin. Elle le dit clairement : « S'il n'est pas promu, il va courir les rues et va finir par voler ou se droguer ». Il y a les normes ; soit elle les respecte et Moustafa risque de finir mal ; soit elle ne les respecte pas et donne la possibilité à cet enfant de trouver une place dans la société.

M : Elle prend un risque. Elle ne sait pas si sa confiance ne va pas être trahie, sa transgression ne rien sauver. Elle agit sans maîtriser les conséquences de ses actes, il revient à Moustafa de construire sa vie et il le fera à sa guise. Le risque est fort. Et jusqu'à la fin, elle peut échouer. Ce n'est qu'après coup que la transgression est justifiée par le devenir de Moustafa. Il aurait pu ne rien faire de cette confiance, utiliser cet attachement pour échapper à toute loi. Mais il semble en connaître le prix. Il ne peut plus décevoir, il est porté par ce regard aimable, cette exception qui l'élite. Certains adultes sont indulgents avec lui, l'enseignante comme le policier n'appliquent pas la loi. On pourrait l'interpréter comme une défaite du cadre institutionnel. D'un autre côté, on peut rêver que tout enfant en dérive ait la chance de trouver un adulte qui s'avèrera être, pour lui, un passeur. Cyrulnik les appelle : « tuteur de résilience » . Malgré leurs difficultés présentes, ces enfants en danger deviennent, à partir de cette rencontre et d'autres circonstances, des adultes dans la dignité de leur vie. L'enseignante se bat pour cela. Mais elle dit « Depuis la cinquième primaire je me suis attaché à lui inexplicablement ». Pour une écoute psychanalytique...

B : C'est aussi la façon balkanique d'exister. Nous vivons beaucoup dans l'attachement, même professionnellement. Dans notre pays, être attaché à l'autre est une forme de l'existence.

M : Mais est-ce bénéfique pour celui qui est l'objet de cet amour ?

B : En Albanie, un élève qui devient l'élue de l'adulte n'est pas haï par ses camarades, mais encore plus apprécié par eux. Chez nous les maîtres *s'attachent* encore beaucoup aux élèves. Le sept mars, jour de fête des enseignants, les élèves vont en visite chez l'enseignant avec un cadeau acheté de leur argent de poche. Il existe une relation plus privée et moins institutionnalisée.

M : Mais par rapport à notre société, toutes les théories vont dans le même sens : « Il faut faire attention au surinvestissement, à un attachement pathologique, l'amour peut étouffer ». Et puis, l'enseignante de l'histoire *A contre courant* est injuste : elle ne peut pas investir les vingt ou les quarante élèves de la même manière. Tout cela parce qu'il est beau !

B : La beauté physique joue un rôle, bien sûr, mais je pense qu'elle l'a reconnu surtout parce qu'il était un rebelle. Ce n'est que des enfants rebelles dont ma mère se souvient. Elle est allée jusqu'à jouer au foot avec eux : un moyen de les rencontrer, de les valoriser, de les intégrer. Je ne crois pas que tous les élèves doivent être investis de la même façon. Quelques-uns ont besoin de très peu d'investissement, d'autres beaucoup plus. Dans une classe, peut-être quatre

ou cinq élèves très indépendants, n'ayant presque pas besoin du professeur, souhaitent surtout que l'enseignante les laisse en paix. Six autres désireraient être suivis pas à pas. Le vrai accompagnement consiste à donner à chacun ce dont il a besoin et non pas servir à tous le même plat. Dans le récit *A contre courant*, aucun autre élève ne risquait peut-être de voler ou de se droguer alors que Moustafa, oui. Il diffère d'eux. Et par-dessus le marché, il est beau, ce qui n'est pas pour déplaire.

M : Mais elle est amoureuse de lui !

B : En Suisse la plupart soutiendront qu'elle est amoureuse, parce qu'ici s'attacher à quelqu'un s'avère très difficile. Mais dans les pays du sud, les gens s'attachent facilement et malheureusement se détachent, aussi, facilement. L'attachement n'a pas la même valeur. En occident l'attachement représente une exception, alors que dans un monde où existent peu de moyens matériels, que reste-t-il pour ne pas mourir ? Des attachements. J'ai exprimé cette différence de mentalité dans un poème intitulé *Le chanteur du Sud sous le ciel nordique* :
Chez nous / on prend / sans souci / de ne point donner / On donne / sans demander de reçu / Chez nous on sait guérir / de toute les blessures... / Les chambres du cœur / ne restent pas vides / en attendant le visiteur unique / qui ne débarque jamais / Chez nous on ment / pour que la vie / soit plus gaie / On croit / sans peur d'être déçu / pour la centième fois / On déteste à jamais / on oublie aussitôt / chez nous les profondeurs / sont à fleur de peau / Que ferais-je / de votre vérité / ciel gris / de votre crainte / chienne féroce / de votre solitude / de votre méfiance ?

L'enseignante de Moustafa préfère avoir confiance en lui avec le risque d'être déçue, préfère vivre une relation dangereuse au lieu de prévoir et de se prémunir contre un mal possible.

M : Tout enfant, quel qu'il soit à un moment donné, même hors normes, même violent, est un être en devenir ; il lui faut des conditions qui soutiennent sa capacité de vivre, des adultes qui croient en lui, qui se risquent à jouer avec la norme. L'éducation est parfois à ce prix. Elle a transgressé les règles pour lui permettre d'exister dans son talent des mains.

B : Quelquefois transgresser la norme est bénéfique, et demeure la seule façon d'arriver à la norme.

M : Aujourd'hui dans nos sociétés occidentales, un adulte a peur de transgresser une norme. Histoire d'une relation qui est de plus en plus régie par le juridique, même en éducation. Existe-t-il dès lors encore une possibilité d'éduquer ? Eduquer exige, à certains moments, de surprendre, de transgresser pour que les forces vives l'emportent. Aujourd'hui une institution accepte-t-elle encore cette prise de risque ? La transgression relève de la liberté inaliénable de l'individu, de sa capacité de penser par lui-même, de choisir le moindre mal, de décider ce qui dans une situation lui paraît être le moins dommageable pour chacun des protagonistes. La transgression est exceptionnelle. A moins que les normes soient si folles que les suivre nous entraîneraient à détruire, mais en démocratie nous n'en sommes pas là. Donc c'est l'exception. Elle n'a sa validité qu'en situation. N'est-elle justifiée que si les conséquences s'avèrent bénéfiques ? Nous pourrions le soutenir, mais je ne le pense pas. Parfois, nous devons supporter le mal que nous avons causé, mais ne pas nous reprocher le risque pris. Jean-François Malherbe en fait l'un des problèmes éthiques de notre époque. De ce point de vue, l'enseignante albanaise prend un nombre de risques incroyables. Elle va jusqu'à tromper le directeur, lui mentir en lui faisant croire que Moustafa est capable de passer cet examen final.

B : Le risque que prend l'enseignante albanaise n'est pas aussi grand que si elle était en Suisse. En Albanie les notes n'ont pas beaucoup d'importance quand il s'agit de personnes qui ne feront pas d'études poussées. J'avais un voisin un peu arriéré, il a quand même fait l'école obligatoire, mais tout le monde savait qu'il n'était pas à la hauteur. Il existe en Albanie une sorte de tolérance dans l'esprit de la population et également de l'administration envers les personnes ayant des facultés intellectuelles plus limitées que les autres, ou une maladie. L'exigence concernant leurs notes est moins grande. Je me demande si, en Suisse, l'enseignante de Moustafa aurait pu agir de la même façon : la peur aurait été très grande.

M : Je pense que beaucoup d'enseignants pourraient raconter des histoires de ce genre, du moins je l'espère. Je ne suis pas certaine qu'ils aient d'ailleurs envie de les raconter, même si ce sont de belles histoires. Ils ont peut-être honte de ce qu'ils ont fait, peur de payer institutionnellement cher le risque pris. Mais j'espère que tous les enseignants ont cette capacité d'être parfois hors normes et de supporter de transgresser pour favoriser une rencontre, donner une occasion, sauvegarder une croyance. Tout de même, diront certains, le policier, les parents de l'enfant blessé protègent chacun à leur tour Moustafa. Que de passe-droits ! Comment Moustafa peut-il ainsi apprendre la *responsabilité* de ses actes, le mal qu'il a fait en blessant avec un couteau ! Ils favorisent sa toute puissance, ils le tiennent hors la loi, donc il deviendra un caïd ne se soumettant qu'à la loi du plus fort.

B : J'aimerais bien moi, connaître des gens qui ne se soumettent pas à la loi du plus fort ! Qui osent défier tout pouvoir ! Mais j'aimerais surtout être capable de deviner ce qu'un adolescent va devenir ! Quelqu'un peut-il nous montrer le chemin à travers lequel passe la transformation d'un être humain ? Nous assurer que le gentil petit garçon deviendra un homme tendre et sage ? Et qu'il le restera sa vie durant ? Maxime Gorki raconte l'histoire d'un contrebandier, Celkash : après beaucoup de difficultés, il arrive à convaincre un paysan pacifique et calme de l'aider à transporter sa marchandise sur une barque. Au milieu de la rivière, ce paysan qui n'avait jamais fait de mal à une mouche, pris d'avidité, lance la rame sur la tête du contrebandier pour le tuer, afin d'hériter de tout le butin. Quand Celkash arrive à l'attraper, le paysan redevient l'être paisible et peureux du début. Blessé et dégoûté, Celkash part, en lui laissant toute la marchandise. Ce n'est pas la glorification des hors la loi qui me bouleverse dans ce récit de Gorki, mais la violence des êtres craintifs, d'allure ordinaire. La bassesse des gens qui ne se permettent pas la tentation et quand ils la rencontrent par hasard, y succombent grossièrement. Alors qu'un hors la loi, peut obéir à des lois plus nobles. Partant théoriquement de ce point de vue, Moustafa ne me semble pas plus dangereux qu'un autre, il est au moins visiblement agressif - on peut faire attention, il n'est même pas le seul adolescent à posséder un couteau. D'ailleurs, nous ne pouvons pas dissocier l'événement du contexte : que représentait une bagarre au couteau, comparée aux combats avec mitraillettes, canons et tanks dans l'Albanie de 1997 ? Une dispute d'enfants, assurément. Les parents de l'élève blessé ont eu raison de ne pas dénoncer Moustafa ; cet acte de pardon l'a responsabilisé plus que ne l'aurait fait la prison. L'épilogue nous en livre la preuve : Moustafa travaille avec ses mains, gagne sa vie et apporte même des cadeaux à l'enseignante !

M : J'aime particulièrement quand l'enseignante interpelle le directeur, ses collègues sur leur responsabilité. Il n'est pas seul coupable dans cette bagarre. Cet enfant était certainement aimé de tous. Les parents du blessé reconnaissent que leur enfant n'est pas que victime et qu'un seul ne doit pas payer. Quant au policier, a-t-il pitié de cet enfant dont il fréquentait le père décédé ? Se souvient-il de cet homme ? Au nom de leur amitié, il n'applique pas la loi ! Moustafa demande pardon, il sait donc ce qu'il a fait. Pas besoin de rajouter une punition, l'envoyer en prison où il n'apprendra certainement pas la morale. C'est pourtant une histoire

exceptionnelle, tous ces adultes qui réagissent en situation autrement que nous ne l'attendions. Et cette enseignante qui se bat, ne cède pas devant ses collègues, son directeur...

B : Et qui est encore institutrice. Elle peut exister hors normes quand la norme devient un obstacle.

M : La rudesse de la vie en Albanie a certainement donné à l'enseignante de Moustafa cette *force d'exister*, même seule contre tous. Elle est là, présente, dans ses choix. Elle transmet cette présence, comme ses savoirs. La valeur suprême, n'est-ce pas d'empêcher la destructivité d'une vie ? Elle bouscule Moustafa, ne le laisse pas obtenir tout sans contrepartie. C'en est même ridicule : « Il a prononcé deux mots, j'en ai ajouté quatre ». S'il s'était tu, elle n'aurait peut-être rien pu pour lui. Aujourd'hui, nous ne savons pas comment tirer certains enfants en souffrance scolaire de leur passivité défensive, de leur position psychique où tout leur est dû, où la société leur est redevable parce qu'ils ont été blessés, ont souffert. J'espère qu'ils rencontreront des professionnels avec une certaine consistance qui ne se cachent pas toujours derrière leur rôle. Tout cela est tellement fragile. Sortir de son rôle peut être néfaste. Rester dans son rôle, aussi. Il nous faut reconnaître que quand cela marche, c'est que nous avons su construire ce qui convenait, en sachant entre quels contraires nous naviguions. L'école ne fait pas toute la vie, mais quand même ... Elle a choisi de permettre à cet enfant d'accéder à une vie possible, même s'il n'est pas très bon à l'école.

B : Je pense que l'existence est plus importante que la transmission des savoirs.

M : L'école est là pour transmettre des savoirs.

B : Selon Montaigne elle devrait être aussi un outil pour élever l'âme. « Si notre âme n'en va un meilleur branle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aimerai aussi cher que mon écolier eût passé le temps à jouer à la paume : au moins le corps en serait plus allègre ». Il critique fortement la connaissance qui n'est pas conjugée avec un enrichissement de la personne : « Il devait rapporter l'âme pleine, il ne la rapporte que bouffie ». A travers la transmission des savoirs, l'école devient aussi un lieu de développement personnel ; un lieu de socialisation, de confrontation à la norme du groupe. Un lieu de souffrance. De bonheur, de réussite. Et également un lieu de paradoxes.

Mots-clés : attachement, transgression, risque, responsabilité, existence, devenir, résister.